

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 43

Artikel: Gasconnades
Autor: Mex, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223520>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

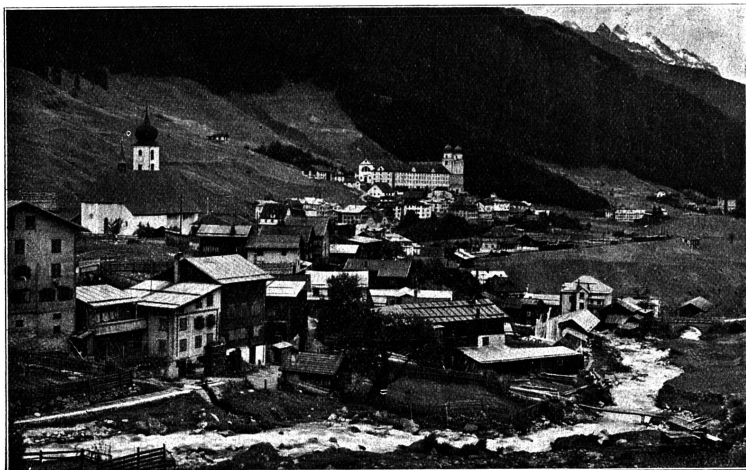
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Disentis.

nâie. Aprî cein, l'ant voliu agottâ dâo meillâo bâre et lo maître l'a aveintâ dein on tsau onna tota vilhîe botolhie pllieinna de puffa et de bouna martchandi. L'a faliu la déboutsî... et vo sêde, clli vilhîo vin l'a dâi iâdzô croûio son, preind on goût de boutson.

Adan, âo premi verro, lo dzuzdo — on crânô coo, allâ pî, et pu on Vaudois de sorta — qu'acheint lo boutson, fâ dinse :

— Euh ! ein vaitcê iena que l'a on bocon l'accent allemand.

Tant qu'âi botolhie, vâide-vo !

Marc à Louis.

Dans les Grisons.

DISENTIS

LE vent, qui souffle par-dessus les montagnes rhétiques, libère le ciel de ses derniers nuages. Le soleil du matin brille dans tout son éclat à l'heure où le train nous emporte de Reichenau vers Disentis.

C'est d'abord une vallée étroite, ressermée entre des parois rocheuses où la terre coule à l'époque des avalanches, où les arbres ont de la peine à prendre racine, où une population clairsemée vit chétivement sur un sol aride et pauvre.

Brusquement la vallée s'élargit. Un grand plateau verdoyant s'offre aux regards du voyageur étonné — un plateau qui s'étend des contreforts du Saurenstock, dans les Alpes glaronnaises, jusqu'à la vallée de Lugnetz où le Glenner court sur un lit de cailloux roulés. Très loin, vers le sud, une cime blanche apparaît : c'est le Piz Terri ou son voisin le Rheinwaldhorn qu'on nomme aussi Adula. Paysage de glaces, de névés, de torrents écumeants, de pierriers et d'éboulis. Et l'on songe à Boileau, l'auteur de « l'Art poétique » qui, pour célébrer les hauts faits d'armes de Louis XIV, écrivit un jour le « Passage du Rhin » du fond de sa retraite parisienne. On ne peut s'empêcher de sourire en se remémorant ces premiers vers du « Passage du Rhin » :

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
Le Rhin tranquille, et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante.

Les vergers sont abondants, les villages s'en tassent au pied des montagnes, entre les forêts et les prairies ; ils semblent se grouper autour d'Ilanz — la ville d'Ilanz — comme on la désigne ici. Il est vrai que cette petite bourgade montagnarde est devenue une ville propre, aux rues droites, aux maisons cosues. Les hôtels y sont nombreux et il y a, en marge des rues, de jolies villas au milieu de jardins bien entretenus. La ville d'Ilanz, véritable capitale de l'Oberland grison, centre d'un commerce actif, donne au voyageur qui passe une impression d'aisance et de confort qu'il ne s'attendait pas à trouver dans cette vallée.

Le train longe le Rhin antérieur et s'arrête à Truns, petite gare avec quelques maisons grou-

pées à l'arrière-plan. Truns est un souvenir scolaire. C'est l'érable sous lequel des paysans, vêtus de sarreaux gris, fondèrent la Haute-Ligue ou Ligue grise avec le bienveillant appui de l'abbaye de Disentis. Et l'on cherche, au fond de sa mémoire, les paroles enthousiastes du poète J. Vuy que beaucoup d'écoliers vaudois ont chantées :

Notre érable de Truns le couvre de ses branches ;
Il écoute joyeux le bruit des avalanches ;
Il reflète les monts dans son cours souverain.

Et il y avait encore le refrain dont il fallait détacher chaque syllabe :

Il est à nous le Rhin !
Oui ! à nous ! Il est à nous le Rhin.

Aujourd'hui, l'érable a disparu. Un autre l'a remplacé. Tout près, la petite chapelle, coquettement restaurée, porte sur sa façade des fresques rappelant la journée mémorable où la Ligue fut fondée.

*

Si Ilanz est le centre des affaires de tout l'Oberland grison, la capitale historique de ce vaste pays est, sans contredit, Disentis. C'est une petite bourgade, assise au pied de la montagne, au milieu des prairies et non loin des forêts, à l'endroit où la route du Lukmanier rejoint celle de l'Oberalp.

Le Rhin est étroit ; un pont rustique, formé de deux planches, suffit à le franchir. La bourgade n'a qu'une seule rue importante, quelques masures éparses et une église au grand toit, au clocher carré terminé en oignon.

Mais il suffit de lever les yeux pour apercevoir la masse imposante du monastère, large édifice aux façades blanches, percées d'innombrables petites fenêtres. Deux hautes tours carrées, terminées par un clocher en oignon, marquent l'entrée principale du couvent. Alors on oublie la petite bourgade, sa gare pittoresque où les chemins de fer rhétiques rejoignent la ligne de la Furka ; on oublie la rue propre, les modestes hôtels, l'église au grand toit et le Rhin qui décrit sa courbe autour du village. On ne voit plus que ce majestueux édifice qui commande toute la vallée.

Fondé au VIII^e siècle, le couvent de Disentis eut d'abord à subir les attaques des hordes pillardes venues du sud. Cependant, avec les années, il prend une importance telle que son autorité est reconnue sur la plus grande partie du territoire grison. Ses possessions s'étendent jusque dans la Haute-Italie. Du Xe au XII^e siècle, il est à son apogée. Les abbés sont devenus des personnages considérables. Ils font une politique active et reçoivent des donations de plusieurs empereurs. Maintes fois ils durent s'opposer aux prétentions de l'évêque de Coire, lequel voulait faire passer le trafic par le Septimer de préférence au Lukmanier. C'eût été la ruine du couvent.

L'abbaye de Disentis dut sa position impor-

tante dans la politique grisonne à la part que prit l'abbé Peter von Pontaningen à la fondation de la Ligue grise en 1424. Plus tard, ses successeurs favorisèrent le parti autrichien-espagnol dont le chef était Pompée Planta, parti opposé à Jénatsch et à la France. A la fin du XVIII^e siècle, lors de l'occupation française, le village et le couvent furent incendiés. Ainsi disparurent à jamais, avec une riche bibliothèque, de précieux manuscrits. La perte de la Valteline et les restrictions apportées aux admissions inaugurèrent une période critique pour l'abbaye. Dès lors ce fut la décadence.

A l'heure actuelle, le couvent compte une quarantaine de moines. C'est peu pour un tel édifice. Un petit chemin donne accès à une vaste cour où il n'y a personne. Une porte est ouverte ; nous entrons. Personne dans le vestibule. Nous cheminons dans un long promenoir blanchi à la chaux où nos pas résonnent étrangement. Alors, pour éviter de troubler le silence qui règne en souverain dans ce cloître, nous avançons sur la pointe des pieds et pénétrons dans l'église où deux moines disposent des fleurs près de l'autel.

La nef est d'un blanc éclatant avec des dorures ; partout il y a des fresques ; elles semblent incrustées dans la voûte ; nous avons sous les yeux le type du style baroque dans toute sa splendeur.

Quand on franchit le seuil du monastère, on entre dans un jardin qui se termine par une esplanade. A nos pieds, la belle vallée déroule son tapis vert et, dans le fond, sur la route du Lukmanier une automobile postale fait jouer les trois notes de son klaxon.

*

C'est l'heure de partir. Nous redescendons vers la gare où le « Glacier-Express » nous attend pour nous emporter vers le col de l'Oberalp. A mesure qu'on s'éloigne, le regard est sans cesse attiré par ce grand monastère tout blanc qui, au cours des siècles, jeta un si vif éclat sur la chrétienté.

Jean des Sapins.

Quand le bateau coule, les rats se sauvent. — Elle, tout en larmes. — Jean ! Quel malheur ! Papa est ruiné.

Lui abasourdi d'abord de la nouvelle. — Pas possible, Marcelle.

Elle. — Si fait, hélas ! Complètement ruiné.

Lui, se ressaisissant. — Eh bien, il ne sera pas dit que je lui aurai porté le coup de grâce en le frustrant du seul trésor qui lui reste et qui est votre amour filial.

Elle, désespérément. — Jean !

Lui, très calme. — Dites-lui, Marcelle, dites-lui bien de ma part que je sacrifie mon bonheur au sien. Il m'avait accordé spontanément votre main. Je ne veux pas demeurer en reste de générosité avec lui.

GASCONNADES

AU village d'Y., — comme dans beaucoup d'autres, d'ailleurs, — on comptait autrefois un certain nombre de vieux militaires dont la jeunesse s'était écoulée au service étranger. Soldats de Naples, d'Espagne ou de Hollande, légionnaires de Crimée, du Mexique ou d'Afrique, tous y étaient représentés. Il y en avait de loquaces qui aimaient à narer leurs prouesses et leurs aventures de terre et de mer ; il y en avait aussi de discrets qui gardaient jalousement pour eux seuls les souvenirs des temps héroïques qu'ils avaient vécus. Du nombre des premiers, était Gédéon Chaffret, ancien engagé au service d'Espagne revenu couler les jours calmes de l'âge mûr dans son pays natal.

Ce Gédéon, hâbleur s'il en fut, ne perdit jamais une occasion de conter à ses contemporains des histoires terrifiantes ou extraordinaires ayant trait à ses campagnes. Aussi, quand les gens d'Y. avaient le temps de faire un brin de causerie avec lui, le retenaient-ils volontiers en leur compagnie, soit à la cave, soit au café. C'est ainsi qu'un dimanche, à l'auberge du Torrent, notre homme se trouva l'invité des deux frères Drapet — Jean et Pierre, — gros paysans du lieu, bons vivants, point crédules, qui s'empressèrent de l'amener sur ses thèmes favoris.

— Beau pays que celui de Don Quichotte, hein, Gédéon ? commença l'un d'eux.

Il n'en fallait pas plus pour donner le branle ! Incontinent, le troupiér d'Espagne partit en imagination pour le pays des hyperboles.

— Ah ! pour un beau pays, c'en était un. Et que de grandes choses il y avait vues ! Ainsi, des choux géants à l'abri desquels les cavaliers et leurs montures faisaient figure de pygmées ! Des orangers en fleurs projetant leur ombre propice sur un peloton de grenadiers, pas moins !...

Gédéon s'animait en causant. Il semblait que, dans ses orbites dilatées par un rêve grandiose, toute la *tierra generosa de los caballeros* prit tout à coup des proportions démesurées.

Les frères Drapet l'écoutaient avec une admiration feinte.

— C'est comme les chèvres de la Vieille-Castille, poursuivit Gédéon qu'encourageait la bienveillance des auditeurs, parlez-moi de ces chèvres-là, ah ! oui alors !...

— Eh ! bien, qu'ont-elles de particulier, ces bêtes à cornes ?

— Précisément, c'est qu'elles n'en ont pas ; mais elles donnent deux fois plus de lait que nos meilleures vaches !

— Allons donc ! interrompit Jean Drapet.

— Tu exagères ! remarqua Pierre.

— C'est la pure vérité ! protesta l'audacieux conteur.

— Dans ce cas, conclut malicieusement Pierre, je vais aller là-bas en acheter une !

— N'en fais rien, fit alors Gédéon, après un instant de réflexion, la dernière a crevé avant mon départ de Burgos ! A. Mex.

Entre pauvres hères. — Figure-toi, mon vieux, qu'hier j'ai trouvé un porte-monnaie.

— Tu l'as rendu ?

— Penses-tu, son propriétaire se serait cru obligé de me donner une récompense, ça aurait profondément blessé ma... délicatesse...

Un flemmard malin. — Depuis huit ans, Champaudet fils a fait le désespoir de sa famille par ses insuccès aux examens de droit.

— Enfin, lui demande son père, à quelle époque espères-tu être reçu ?

— Quand mes camarades de l'école seront devenus examinateurs !



AU TEMPS OU BERTHE FILAIT. *

Ce jour-là, après un frugal repas, la reine était sortie de son palais, conseillée à la promenade par la beauté du ciel, le charme du paysage et la gloire de la saison. De ses fenêtres elle s'était tant réjouie de voir le printemps reverdoier les prairies, le blé croître, et que la prévoyante nature allait porter aux paysans l'aide que malgré la largesse de son cœur, elle ne pouvait donner à tous. Oui, cette année, enfin, on aurait de la farine sous chaque toit de chaume ! Oui, les jours de misère semblaient passés ! Oui, elle pouvait manger avec appétit, sûre que, sur les terres de son royaume, personne ne mourait de faim !

L'hymne de Pernelle fut à ses oreilles une agréable musique.

Mais qui chantait ainsi ?

En cet instant le sentier montant qu'elle suivait déboucha sur la plaine, étendue dans son immensité et sa sérénité.

— D'où vient cette jolie voix ? dit Berthe, inspectant les alentours.

Elle aperçut Pernelle, et s'exclama :

— Une petite tourterelle, qui file tout en gardant ses moutons et qui berce son travail de pieuses mélodies... Pieuse, laborieuse et gaie... les trois meilleures qualités de la femme !... Arrêtons-nous, Loys !

Elle descendit de cheval, aidée par le page, et s'approcha de Pernelle, qui, plongée dans son

travail et sa dévotion, continuait à ne pas se douter de la royale présence. Blanchet continuait à brouter sagement. Doigts et fuseaux ne perdaient pas une seconde.

— Voyons ce fil, mon enfant !

Pernelle sursauta, devint toute blanche, puis toute rouge, et son fuseau faillit rouler à terre :

— Madame la reine !

— Ne crains rien, dit Berthe avec bonté. Celui qui travaille et qui prie n'a rien à craindre ! Voyons ce fil !

Et elle prit le fuseau des mains de la jeune fille, qui s'était respectueusement levée.

— Propre et souple... bien égal partout !... poursuivit la souveraine. Tu as certainement pour mère une femme de bien !

— Je n'ai plus ni père ni mère, Madame.

— Et comment vis-tu ?

— Je garde les moutons de messire Albin.

— Et au lieu de regarder les nuages, tu files comme une brave petite femme !

Elle ôta de son cou un collier auquel pendait une croix d'or, et le tendit à Pernelle :

— Prends cette croix en récompense de ta sagesse et en souvenir de moi !

— Une croix d'or, s'écria la fileuse, comme éblouie, mais aussitôt une inquiétude se peignit sur son visage et elle hésitait à prendre le cadeau.

— On croira que je l'ai volée !

— Tu enverras les méchantes langues s'informer auprès de la reine... Quel est ton nom ?

— Pernelle, Madame !

— Et ton âge ?

— Dix-neuf ans à la Chandeleur.

— Ce serait bientôt le temps de prendre mari... Une compagne laborieuse et sage est un trésor !... Si les garçons de cette contrée ont des yeux et du sens, tu n'auras qu'à choisir !

— Oh ! Madame !

Et la jeune fille, retombant sur la terre, éclata en pleurs.

— Eh bien, Pernelle, qu'arrive-t-il ? demanda la reine s'asseyant sur le tertre de gazon à côté d'elle.

— Tu n'as plus de mère, pauvrette... je veux t'en tenir lieu...

Mais Pernelle pleure toujours.

— Des larmes ! Encore des larmes !... Et tout à l'heure tu chantais !... Qu'est-ce que ton hymne lui demandait, à la glorieuse Vierge Marie ?...

— De pouvoir épouser Renaud !...

— Qui est Renaud ?...

— Le fils de messire Anselme...

— Et messire Anselme n'est pas d'accord avec vos projets ?... Je devine. C'est un honnête garçon, ton Renaud ?...

— Oh ? Madame, le meilleur du pays !

— Bien, bien, je t'en crois sur parole !... Sèche tes yeux, les choses s'arrangeront...

Cependant, la présence de la reine n'avait pas passé inaperçue. On connaissait si bien la blanche haquenée ! Et de tous les coins de la plaine, moissonneurs et moissonneuses accouraient. Sans doute, elle n'était pas de ces princesses qui se cachent au pauvre monde ; mais chaque fois qu'on la revoyait, c'était avec un plaisir nouveau, et de joyeuses acclamations la saluèrent, auxquelles elle répondit par un doux sourire et un geste gracieux de sa main fine.

— Vive notre bonne reine Berthe ! Vivat !

— Avancez, amis ! dit-elle. J'ai faussé compagnie à mes dames et à mes chevaliers, à l'entrée du village voisin, tandis qu'un paysan leur faisait goûter le miel de ses abeilles. Ils doivent s'inquiéter de ma disparition. Petit page Loys, cours leur dire qu'il ne m'est arrivé aucun mal et que je les attends ici !...

Le page baisa la main de Berthe et s'éloigna en courant.

— La belle journée, mes amis, et le beau pays que le nôtre ! poursuivit-elle, se rasseyant sur le tertre de gazon.

Hommes, femmes et enfants se rangèrent autour d'elle, avec un respect affectueux.

— Je l'aime davantage à mesure que je le connais mieux. Aimez-le bien aussi. Il a eu ses

temps d'épreuves, il en aura encore ! Mais Dieu, la Vierge et les Saints mettent en lui leur plaisir. Travaillons, chacun dans la mesure de nos forces, à lui préparer un avenir béni !... La belle journée ! Il semble que le ciel n'a jamais été plus bleu, le soleil plus brillant, cette nature plus riante. Et jamais votre reine et amie Berthe n'est si contente que parmi les travailleurs du sol, au sein des fertiles campagnes, et ici plus que partout ailleurs, avec à l'horizon l'église de notre chère ville de Payerne !

— Madame la reine, dit l'un des hommes, quand vous paraissez, le plus las oublie sa fatigue et le plus affligé son chagrin !

— Bonjour Anselme ! Bonjour Thibaut ; ta femme est guérie, j'espère ?

— Oui, Madame, grâce aux médecines que vous lui avez envoyées.

— Alise, donne-moi des nouvelles de tes enfants !

— Depuis votre visite, ils parlent de vous comme d'une fée !

— Et tes vieux parents, Madeleine ?

— Le vin qu'on leur a apporté du palais les rajeunit !

— Tant mieux !

— Notre reine se souvient de nos noms à tous !

— La mère ne connaît-elle pas ses enfants ?

— Madame, on était en grand souci de vous ! s'écria Loys, reparaissant.

Derrière lui venait la suite de Berthe, quelques chevaliers, gens de toute confiance, qui lui faisaient une garde d'honneur et seraient morts pour elle, si cela eût été nécessaire, et les dames, choisies parmi la noblesse de la Transjurane. Toutes celles-ci avaient en mains une quenouille et un fuseau, et s'avançaient les yeux baissés, attentives à leur occupation comme la plus appliquée des filandières.

— Rassurez-vous, mesdames, messires. Il n'y a plus de barbares pour inquiéter le pays et rendre périlleuses mes promenades. Je m'attachais tout simplement à causer avec ces moissonneurs...

(A suivre).

Adolphe Ribaux.

Au Bourg, du 24 au 30 octobre, un film sonore, chantant et parlant français : **Il n'est qu'une femme qui ne t'oublierai jamais**, avec Lie Dagover et Ivan Petrovitch.

Un jeune acteur parvient à la renommée grâce aux interventions d'une grande actrice dont il est éperdument amoureux. Mais la lassitude gagne bientôt le cœur de l'un des deux et c'est le drame.

La belle Lie Dagover est admirable dans un rôle où elle peut faire valoir toutes ses qualités de comédienne. Ivan Petrovitch seconde parfaitement sa partenaire et réussit à donner à cette bande un caractère de drame intense et soutenu.

Romanesque, mouvementé, sentimental, ce film est un vrai chef-d'œuvre.

Au programme les actualités parlantes (et non truquées) Movietone.

Matinées à 15 h., soirées à 20 h. 30. Tél. 26.783.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Le chic des CHEMISES
confectionnées et sur mesure ;
sous-vêtements, etc. ; les plus
bas prix sont autant d'avantages
qui vous conduiront chez

Robert DODILLE

le vrai chemisier-
spécialiste
HALDIMAND 11
LAUSANNE